

## **S. Karcevski et R. Jakobson, grammairiens de la langue russe à l'époque du Cercle linguistique de Prague**

Jacqueline FONTAINE  
*Université de Paris—VIII*

A l'origine de cet article, il y a l'envie d'explorer un domaine de la linguistique, considéré comme mineur à une époque vouée aux déclarations théoriques générales, celui de la description d'une langue particulière, dans l'intention d'apprécier, avec plus de justesse, l'activité scientifique de deux membres éminents du C.L.P., russes et russisants l'un et l'autre, S. Karcevski et R. Jakobson.

La comparaison entre leurs deux œuvres, limitées à l'époque pragoise, permet de les éclairer l'une l'autre, si l'on fait apparaître les différents partis, explicites et implicites, pris par les auteurs : si les choix du descripteur ne sont pas explicités, il convient de les faire affleurer, et, s'ils le sont, il est intéressant de les confronter avec ceux qui ressortent effectivement de la menée du travail.

Il va de soi qu'on sentira un déséquilibre dans la répartition de l'attention, au bénéfice de Jakobson, figure de proue de ce colloque. Je commencerai par Karcevski (1884-1955), à cause du rôle de contrepoint que je lui fais jouer dans mon étude.

### **1. KARCEVSKI**

Deux remarques préliminaires conditionnent l'activité grammairienne de Karcevski à l'époque du C.L.P. : le fait qu'il n'a pas résidé constamment à Prague, ce qui doit expliquer en partie un certain isolement, et sa motiva-

tion profonde de faire connaître la langue russe<sup>1</sup>, sa langue maternelle, telle qu'elle se pratiquait de son temps.

Au début des années vingt, Karcevski dispose déjà de tout un bagage en linguistique qu'il s'est constitué pendant ses années d'études, avant la révolution bolchévique, à Genève, où il a entendu les cours de Saussure. Son témoignage d'auditeur est précieux, quoique négligé, pour affiner l'interprétation de la pensée de Saussure connue par le *Cours de linguistique générale*. Le traitement qu'il fait de la dichotomie langue/parole, peu orthodoxe à première vue, a l'avantage de montrer une nécessaire mise en rapport de l'une et de l'autre dans l'analyse linguistique effectivement pratiquée. Je reviendrai plus loin sur ce point. Il est utile de rappeler en outre que Karcevski fut le tout premier intermédiaire qui fit connaître les travaux de Saussure aux jeunes linguistes russes assistant aux conférences organisées dès 1918<sup>2</sup> par la commission de dialectologie de l'Université de Moscou, un des hauts lieux du mouvement formaliste.

Quel est le cadre théorique dans lequel s'inscrivent les travaux de Karcevski? On peut utiliser le singulier, car il y a une grande cohérence d'un écrit à l'autre, au prix de quelques repentirs apportés au fur et à mesure de l'avancée de la recherche. Ainsi, dès son premier ouvrage, sur le verbe russe, une importante introduction expose les positions de l'auteur sur la langue et la grammaire, dont certaines seront parfois reprises à titre de rappel pour informer un éventuel nouveau lecteur, parfois révisées pour satisfaire à plus de précision.

Les contributions de Karcevski pour la période pragoise sont un ouvrage, *Le système du verbe russe*, paru à Prague en 1927, mais conçu dès 1921 et travaillé ensuite pendant deux ans ; des articles : «Classification des verbes russe» (1922-23a), «Mécanisme des aspects des verbes russes» (1922-23b), «Sur la phonologie de la phrase» (1931), «Sur la structure du substantif russe» (1932a), «Autour d'un problème de morphologie» (1932b), «Sur la nature de l'adverbe» (1936), «Phrase et proposition» (1937), «Remarques sur la psychologie des aspects en russe» (1939), auxquels j'ajouterai : «Introduction à l'étude de l'interjection» (1941a) et «Sur la parataxe et la syntaxe en russe» (1948), quoique les dates excèdent en aval les limites de la période pragoise.

Deux articles théoriques, dont le célèbre «Dualisme asymétrique du signe linguistique» (1929) et «Les quatre plans sémiologiques du langage» (1941b), ponctuent en forme de mises au point le cheminement théorique de Karcevski.

Pour celui-ci, la syntaxe est le domaine de tous les rapports syntagmatiques, qu'ils soient externes (acception classique de la syntaxe, ou

<sup>1</sup>Son fils Igor a publié un *Manuel pratique et théorique de russe*, après la mort de son père (1956). Cf. également Karcevski (1925), (1928).

<sup>2</sup>Cf. C. Depretto-Genty, 1986.

syntagmatie externe) ou internes (dérivation et composition des mots, ou syntagmatie interne). Le principe de la morphologie se réduit à être «la projection sur la ligne phonique des résultats des différenciations syntaxique et sémantique (1931, n. 17) qui aboutissent aux ‘morphèmes’ de toutes espèces»<sup>3</sup>.

Sémiologue, Karcevski écrit que «le système linguistique fonctionne en vue d'établir des rapports d'équivalence entre deux ordres de choses différents et étrangers à la langue, qui sont la diversité de nos états psychologiques et la diversité des produits de notre activité phonatoire». Position saussurienne, même si l'expression en est différente. Le psychologisme de Karcevski a son origine dans la pensée de Saussure, pour qui signifiant et signifié fusionnent en signe dans la conscience du sujet parlant<sup>4</sup>.

Karcevski présente ainsi ce qu'il appelle l'idée fondamentale de son livre, *Système du verbe russe* : «dans un système linguistique, écrit-il encore en disciple de Saussure, il n'y a pas de substance. Seulement des rapports qui relèvent de la psychologie ; n'étant pas différencié logiquement, ce complexus relève d'un ordre de rapports étrangers au langage (contenu psychique de nos états de conscience)» (p. 41-2).

D'un côté, un plan conceptuel se distingue en plan lexicologique et plan syntagmatique, et, de l'autre, un plan phonique, en plan morphologique et phonologique. Il fait remarquer qu'«on peut assimiler un signe à l'aspect phonique de son signifiant : en dernière analyse toute différenciation sémiologique a un support dans le plan morphologique» (1927, p. 13 ; ce qui nous explique la confusion fréquente dans l'emploi des deux termes : *signifiant* et *signe*).

Plus un signe est lexicalisé, plus il tend à rompre ses liens avec le plan morphologique. Une langue est un terrain de lutte entre la lexicologie (tendance vers le signe arbitraire et phonologique) et la syntagmatie (tendance vers le signe «motivé» et morphologique).

Les valeurs syntaxiques ou fonctions syntagmatiques sont l'accord, la rection et l'adjonction, auxquelles s'ajoute la valeur prédicative. Toutes ces valeurs sont présentées comme le rapport d'un déterminant T', qui porte la marque de la fonction, à son déterminé T. Si le rapport est prédicatif, il «se réalise par l'intervention explicite de la personne parlante dans le discours, ce qui se traduit par l'apparition des valeurs de mode, de temps et de personne»<sup>5</sup>. La banalisation, d'ailleurs relative, du rapport prédicatif est originale ; elle valut à Karcevski la critique virulente de Troubetzkoy.

<sup>3</sup> Karcevski est en accord avec la tendance des chercheurs comme Troubetzkoy, qui voulaient construire la morphonologie.

<sup>4</sup> Même si, ultérieurement, le développement de la pensée de Saussure fait oublier la modalité de cette mise en place conceptuelle. Cf. Fontaine, 1994.

<sup>5</sup> Karcevski, 1936, repris dans Vachek, 1984, p. 362.

Les significations formelles représentent les «caractères généraux des séries de faits», tandis que les significations sémantiques servent à les spécifier et à les particulariser. Une signification ne pouvant jamais que spécifier un genre est incapable d'atteindre l'individu. C'est, en grande partie, ce que développe «Du dualisme asymétrique...» à partir de la bipolarité propre au système linguistique que le *C.L.G.* traite au chapitre de l'identité (l'exemple du train Genève-Paris de 11h 47).

En tant que mécanisme sémiologique, une langue se meut entre deux pôles qu'on peut caractériser comme le général et l'individuel, l'abstrait et le concret.

Dans une situation concrète, de parole, le nouveau est incorporé dans les cadres anciens pour aboutir à un concept, «produit schématique d'une intégration, appelé dès sa naissance à servir de type général».

Le général et l'individuel, dans tout système sémiologique, sont donnés non comme des entités, mais en tant que rapports de deux coordonnées ou deux séries de valeurs sémiologiques, l'une servant à différencier l'autre.

(Karcevski, 1929, p. 89)

D'où le caractère différentiel du signe linguistique. Le signe linguistique est «stable et mobile, tout à la fois»<sup>6</sup>.

C'est dans la parole, «dans une situation concrète», comme dit Karcevski, à travers l'actualisation, que le signe ou ce qu'il est devenu se trouve contraint de fonctionner. Une complète description sémiologique implique donc des retrouvailles, au niveau de l'analyse, de la langue et de la parole et même un déplacement qui gomme l'opposition de la synchronie et de la diachronie dans des conditions que ne laissait pas prévoir, positivement en tout cas, le *C.L.G.*

Autre option tranchée de Karcevski par rapport à Saussure : si tout syntagme prédicatif est une proposition, la phrase, elle, est fonction du dialogue. Elle peut ne pas avoir de structure grammaticale ou être composée de plusieurs propositions. Sur le plan conceptuel, c'est une unité de communication et sur le plan phonique, une unité d'intonation.

C'est ainsi la réunion au sein de l'analyse linguistique de la langue et de la parole, qui ne s'accompagne pas nécessairement du brouillage de la distinction au niveau de la théorie, et qui entraîne à sa suite la résolution, sur le terrain de la parole, du diachronique dans une sorte de synchronique virtuel «omniscient», qui représente l'apport le plus précieux de Karcevski.

Dans l'ordre du verbe, même si dans la question délicate de la description de l'aspect verbal Karcevski n'abandonne pas d'abord le recours à l'interprétation traditionnelle (la sémantique des aspects repose sur la no-

<sup>6</sup> Il faut sans doute sentir ici l'influence de Mathesius et de son texte de 1911 sur la potentialité oscillatoire des phénomènes linguistiques.

tion de résultat de l'action), certaines de ses vues frappent, dès le *Système du verbe*, par leur nouveauté. Ainsi, il n'y a pas de temps relatif en russe :

Les rapports d'antériorité pouvant exister entre deux procès appartenant au même plan temporel et exprimés par quelques formes du verbe personnel, n'intéressent point la grammaire russe et sont déterminés par la situation et par le contexte.

(p. 149)

surtout sur le rapport aspect/temps : alors que pour A. Mazon, «c'est dans le temps que l'aspect paraît avoir son point d'appui le plus sûr», pour Karcevski,

la constitution des valeurs formelles fondamentales, celle d'aspect y comprise, est pour ainsi dire antérieure à la constitution des valeurs prédicatives de personne, du mode et du temps, et c'est plutôt le temps qui cherche à 'loger' dans les cadres de l'aspect et non vice-versa.

(p. 119)

Dans l'article «Remarques sur la psychologie des aspects», le travail sur la préfixation verbale dans ses rapports avec la transitivité et l'aspect est à ce point intéressant qu'il a été utilisé par la suite par plusieurs linguistes sans que ceux-ci (A. Isačenko, Ch. Corbet, J. Veyrenc) en aient cité l'auteur. Non seulement le préfixe transitive «au sens large du terme», dit Karcevski, le verbe («le procès désigné par lui se placera dans une ambiance formée d'objets»), mais encore il a pour autre résultat de perfectiver le procès en éliminant la durée propre à l'imperfectif. Karcevski corrige donc sa conception première de l'aspect verbal, en usant de la notion de durée, empruntée à Bergson, pour qui la durée est vécue comme un changement qualitatif d'ordre intérieur, indépendamment de tout repérage dans un temps spatialisé :

La durée du procès, c'est son développement, son hétérogénéité intérieure ou bien sa reprise, sa répétition, bref c'est la variété ou la multiplicité du procès.

(p. 235)

Le préfixe n'agit pas sur le principe de la durée propre à l'aspect imperfectif — ce qui en ferait un procédé de dérivation grammaticale —, mais au niveau de chaque verbe, c'est-à-dire au niveau de la sémantique lexicale de chacun de ces verbes, quel que soit le préfixe.

Il doit être clair que la façon dont Karcevski a posé le problème aspectologique est tout à fait neuve à son époque. Les chercheurs pourront ensuite s'en inspirer pour réfléchir sur la temporalité linguistique. A l'occasion de la description d'une langue particulière, Karcevski a, au-delà d'une certaine approche d'impulsion impressionniste, un comportement de lin-

guiste, préoccupé de langage et de typologie des langues (influence de Mathesius) — ce que montre très clairement «Sur la phonologie de la phrase».

## 2. JAKOBSON LINGUISTE

A côté de Karcevski se tient Jakobson, dont l'activité linguistique à Prague a excédé de toutes parts l'étude de la grammaire du russe. Mais sa contribution dans le domaine n'est pas négligeable, ne serait-ce que parce qu'il y a ensuite abondamment fait allusion ou même référence.

Dans un numéro de la revue *Poétique* (57) de 1984, Jakobson a confessé un goût passionné dès l'enfance pour la grammaire normative, qu'il manifestait en inventant des exercices où il accumulait les difficultés:

Quand Bogdanov [son professeur] m'a demandé de faire des exercices pour les cas de la déclinaison russe, des exemples phraséologiques pour chaque cas, j'adorais préparer ces exercices et je me suis fait moi-même différentes complications. Je prenais les cas sans préposition, avec préposition, du langage parlé, des citations des poètes...

(Jakobson, 1984)

Ce désir de systématisme se marque bien dans les deux articles majeurs que sont «Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre» (1936) et «Zur Struktur des russischen Verbums» (1939).

Ce dernier, comptant une dizaine de pages, «A propos de la structure du verbe russe», est une tentative de transposer sur le terrain de la morphologie la méthodologie, déjà assez affinée en 1932, de la phonologie en usant du principe de corrélation. Tout au long de l'article, Jakobson va faire référence aux travaux des grammairiens russes du siècle précédent et à Karcevski.

Dans une paire corrélatrice, l'un des deux membres possède la marque, l'autre non; ce dernier est dit «non marqué». Cette formulation ne doit pas laisser entendre que les deux termes de l'opposition sont définis positivement, étant entendu que la négation représenterait en soi une positivité. C'est sous l'autorité de Troubetzkoy, dit Jakobson, qu'il exprime cette position neuve dans la mesure où les linguistes ont jusqu'alors pensé les significations des membres d'une opposition en termes positifs. «Au cas où dans un certain contexte la catégorie 2 annonce la non-présence de A, il s'agit seulement d'une occurrence parmi d'autres». C'est la forme non marquée qui représente «dans la pensée linguistique» le couple de corrélation, car elle y est sentie comme une forme «en quelque sorte primaire».

Jakobson déclare souscrire totalement à la thèse de Karcevski sur le dualisme asymétrique du signe linguistique : les nombreuses «antinomies» impliquées par le jeu entre le signifiant et le signifié à l'intérieur d'un système constituent «la force motrice des mutations grammaticales».

Si nous considérons du point de vue de ce concept [celui des corrélations morphologiques] le système du verbe russe, celui-ci peut être ramené intégralement au système de quelques corrélations.

Que dire du travail impliqué dans l'article? Les corrélations sont mises à jour au fur et à mesure que Jakobson passe en revue les catégories verbales répertoriées par la tradition. Pas de position critique qui permettrait de repenser l'héritage : par exemple, les verbes perfectifs annoncent toujours la limite absolue de l'action. On constate des incertitudes dans l'identification des formes porteuses ou non de marque et dans la formulation de certaines marques. Il est difficile, d'autre part, d'accepter l'infinitif, non marqué dans la corrélation où la marque est l'existence de rapports syntagmatiques, capable en somme de se soustraire au conditionnement syntaxique. De même, comment l'indicatif, «zéro de mode», serait-il non marqué, dans une corrélation de mode caractérisée par l'intervention du locuteur? En fait, la description de certaines oppositions est sacrifiée à l'harmonie voulue *a priori* par Jakobson.

Cet article, de 1932, constitue un premier état de l'étude du verbe russe publiée en 1957 «Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe» que j'examinerai pour la méthodologie mise en œuvre, qui est ici plus techniquement élaborée, mais qui procède du même style de recherche de Jakobson grammairien.

Conservant la présentation par corrélations d'oppositions binaires privatives, Jakobson recourt à un arsenal de concepts qu'il expose dans une première et une deuxième parties. Il assimile la communication linguistique à «un message [qui], émis par le destinataire, doit être perçu adéquatement par le receveur»; ce qui implique qu'il soit codé par son émetteur et décodé par son destinataire. Message et code sont les supports de la communication linguistique qui fonctionnent de façon dédoublée : un message peut renvoyer au code ou à un autre message et «la signification générale d'une unité de code» peut impliquer un renvoi soit au code soit au message. Ce schéma soulève beaucoup de questions, ne serait-ce que celle-ci : que serait un message qui renverrait à un autre message (cas du discours rapporté) sans qu'il y ait rapport au code? Dans la seconde partie, Jakobson expose les distinctions entre deux plans, énonciation et énoncé, puis, pour chaque plan, entre procès et protagoniste de ce procès. Le passage en revue des catégories verbales lui permet ensuite de dresser un tableau de ce qu'il appelle l'interrelation de toutes les catégories.

Le gain, par rapport à l'article de 1932, est important. Mais de quelle nature est-il ? Une critique de fond est à préciser : si l'assimilation de l'énoncé linguistique à un message informatif, conforme à l'idéologie simpliste des années cinquante, représente tout de même un parti-pris de description, le tour de passe-passe qu'est le passage sans explication de la première à la deuxième partie, impliquant non seulement l'équivalence entre énoncé et message, mais aussi celle entre énonciation et code, ne peut se justifier.

L'énumération des catégories verbales retenues par Jakobson ici encore trahit bien la préoccupation de parvenir, dans la troisième partie, à classer dans un tableau, cette fois plus visible grâce à l'agencement de symboles, des catégories empruntées ça et là et plaquées sur la langue russe. Il y aurait à dire sur les interprétations avancées et même à contester la contemporanéité de certains faits de langue. On comprend la lourde hypothèque conservatrice que fait peser sur la pensée de Jakobson grammairien son absence d'intérêt pour la syntaxe, alors que sa pensée de phonologue, ou plutôt de phonématicien, n'en pâtit guère, comme en témoignent ses études de phonologie diachronique.

Le second article, d'une bonne quarantaine de pages, que Jakobson considérait comme l'un de ses travaux les plus importants (cf. Jakobson, 1984) est la «Contribution à la théorie générale des cas» (1936).

Jakobson y affirme, contre l'étude de Hjelmslev qui venait de faire paraître «La catégorie du cas» (1935), la nécessité, pour établir une thèse de portée générale, d'analyser des systèmes particuliers pour avoir les moyens d'une comparaison conduisant à une typologie. Le texte comporte des passages sur les déplorables malentendus introduits par des critères occidentaux dans l'étude de phénomènes autochtones — ce qui, dit-il, «n'est pas une rareté dans la science des peuples slaves». Ailleurs, il écrit :

par de semblables descriptions morcelantes (=l'enregistrement mécanique des significations particulières des cas), les linguistes occidentaux ont essayé de saisir la teneur de l'aspect verbal des langues slaves, mais les aspects et toutes sortes de particularités du système sont trop spécifiques des langues russe et slaves pour permettre aux malencontreuses conceptions de l'Occident l'entrée dans la linguistique slave.

La marque conserve la définition qui en avait été donnée dès l'article de 1932.

La corrélation de référence (au procès) (=dépendance directe du procès pour l'objet) met en opposition l'accusatif, marqué, avec le nominatif, non marqué ; de même le datif, par rapport à l'instrumental. Dans la corrélation d'extension, le génitif, portant la marque de la «limitation de la participation de l'objet», s'oppose au nominatif et à l'accusatif. Mais dans la corrélation de position l'instrumental et le datif

figurent comme les cas marginaux, en opposition au nominatif et à l'accusatif, non marqués. Le locatif est aux antipodes du nominatif, cas aprépositionnel et totalement dépourvu de marques. Dans la corrélation de structuration, génitif en *-u* et locatif en *-ú* sont les cas marqués («l'objet désigné fonctionnant comme quelque chose qui est structurant ou bien à structurer dans le contenu de l'énoncé»), s'opposant aux génitif en *-a* et au locatif en *-e*.

A la fin de cette longue étude, il dresse un tableau de huit cases où le cas marqué se trouve soit à droite soit dans la case inférieure, en même temps que des symboles graphiques manifestant pour chaque cas son lot de marques de corrélation (cf. Fontaine, 1974).

A partir d'un donné de l'histoire de la langue, qui est l'existence de formes particulières de désinences, les cas, groupables dans des paradigmes, Jakobson cherche à justifier, par une sémantique commune<sup>7</sup>, leur distribution dans des emplois divers. La signification générale est de nature plus formelle que celle des significations particulières, puisqu'il s'agit de réduire, dans l'absolu, l'hétérogénéité de l'ensemble, mais l'entreprise a pour prix le vague et l'arbitraire de la définition.

Nous retrouvons dans cet article le goût de la mise en tableau des données, la révérence aux autorités grammairiennes du passé russe, une certaine indifférence à l'évolution de la langue, comme si l'émigré Jakobson ne voulait rien abandonner du passé.

En conclusion, il manque au travail de grammairien de Jakobson de s'inscrire dans un projet de recherche qui aurait trouvé sa logique propre.

### 3. JAKOBSON POETICIEN

Pour mieux apprécier le type de rapport de Jakobson à la linguistique, il est nécessaire d'évoquer son activité de poéticien. Le dénominateur commun est bien évidemment un amour de la langue. Tout se passe comme si Jakobson avait cherché à percer le mystère de la langue afin d'apprendre à confectionner de la poésie : on peut démonter un texte poétique pour comprendre ce qui le fait poème. La poésie est expérience linguistique. Dans cette recherche de recettes, pour ce décorticage, sa préparation de philologue le sert bien. D. Vallier (1984) a sans doute eu raison de voir en lui un déçu de sa propre capacité créatrice<sup>8</sup>. Avec Khlebnikov, dont la poésie l'avait ébloui, il avait eu l'impression d'être à la source même de la fabrication poétique, réduisant inconsciemment le mystère à l'élaboration

---

<sup>7</sup>Jakobson distingue la signification du cas de la fonction syntaxique.

<sup>8</sup>Il a lui-même confectionné sous le nom d'Aljagrov deux poèmes démarquant le *zaim* de certains futuristes.

artisanale d'un matériau linguistique que le poète assemble selon les lois d'une langue spéciale, la langue poétique.

C'est, historiquement, à partir de l'analyse de la poésie qu'il se convainc de son intérêt pour la linguistique. Reprenant à son compte la vieille distinction entre langue poétique et langue «usuelle», qui ancre la spécificité poétique au sein du linguistique, il sent que la conception de la langue comme système offre la possibilité d'une investigation quasi exhaustive, garante par ce détour de l'élucidation du mystère poétique.

Cette opposition entre langue poétique et langue usuelle ne pouvait pas convenir à la vision poéticienne de Tynjanov, alors que le contraire est suggéré par le fameux texte de 1928 rédigé en commun par Jakobson et Tynjanov sous le titre «Problèmes de l'étude de la littérature et de la langue». En réalité, la raison de la cosignature est conjoncturelle (cf. les commentaires de Toddes et al., 1977) : le but de Tynjanov et de Fiklovskij, qui était de relancer en Russie le mouvement formaliste en renouvelant l'OPOJAZ en déclin, rencontrait l'ambition de Jakobson d'être à Prague le porte-flambeau de la nouvelle poétique<sup>9</sup>.

La production pragoise de Jakobson est éclectique : un regard à la bibliographie établie par Stephen Rudy en 1990 suffit à montrer la grande quantité d'articles et de notes publiés dans des revues, scientifiques ou non, par Jakobson sur les sujets les plus variés. Il y a là moins une œuvre de vulgarisation, de quoi relèvent pourtant certains écrits, qu'une entreprise de communication, tout à fait nouvelle pour l'époque, de la part d'un homme qui multiplie les occasions de présence sur tous les fronts.

C'est ainsi que, si l'on veut apprécier le rôle non négligeable de Jakobson, il faut quitter l'attitude universitaire classique qui apprécie la créativité des propositions du chercheur, et prendre en considération l'ensemble de l'activité d'un homme qui n'était précisément pas un simple chercheur.

---

<sup>9</sup>Cf. J. Fontaine, 1996, à paraître : «Ce sont ainsi les circonstances d'une collaboration autour d'un projet commun qui expliquent le texte même de la déclaration et, plus précisément, l'artifice auquel les auteurs ont recours pour faire apparaître le plus qu'il est possible le parallélisme, établi *a priori*, entre histoire de la littérature et histoire de la langue et même science de la littérature et science de la langue. Il s'agit d'un acte politique, de la part de Jakobson qui, délibérément, souscrit dans ce texte aux options de l'OPOJAZ, alors que, la même année, il contribue largement à faire passer dans la rédaction des thèses du C.L.P. des idées sur le langage poétique très éloignées de ces options et, en tout cas, incompatibles avec la reconnaissance d'un statut de système équivalent entre langue et littérature».

## CONCLUSION

Ainsi, le choix me paraît justifié d'avoir interrogé les textes traitant de la grammaire du russe, peu accessibles finalement, qui ont l'avantage de montrer un travail en train de se faire, pour mieux caractériser l'activité linguistique de deux chercheurs que le hasard a pour ainsi dire mis en compétition. L'un, Karcevski, a fait preuve de persévérance et de cohérence dans sa recherche, se coulant dans l'attitude du spécialiste happé par l'envie de toujours plus adéquatement cerner les problèmes ; l'autre, Jakobson, de fait beaucoup moins sollicité par un projet de recherche, ce qui va de pair chez lui avec un conservatisme profond, pose en apparence le problème de la diversité de ses intérêts. Toutefois, il est possible de rassembler les pièces du puzzle en étudiant toutes les facettes de son œuvre. J'ajoute qu'il faudrait analyser le recours permanent qu'il fait à la traduction pour apporter un complément d'éclairage à son appréhension de la linguistique, comme il faudrait prendre garde à examiner les écrits dans leur état originel, à cause de la pratique déroutante qu'avait Jakobson de remanier ses textes. De cette façon, l'activité en linguistique de Jakobson, tributaire, comme il est rare, des accidents de sa biographie, marquée par les exils renouvelés, apparaît enfin dans la juste ampleur de ses multiples manifestations.

© Jacqueline Fontaine

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DEPRETTO-GENTY C. (1986) : «Diffusion et réception du Cours de linguistique générale de F. de Saussure dans l'URSS des années 1920», in *IV<sup>e</sup> Colloque de linguistique russe*, I.E.S / Université de Toulouse-Le Mirail, p. 77-93.
- FONTAINE J., (1994) : «La conception du système linguistique au C.L.P.», in *L'école de Prague: l'apport épistémologique*, Cahiers de l'ILSL 5, Lausanne.
- (1974) : *Le Cercle linguistique de Prague*, Mame.
- (1996) : «Contribution sous ses différentes formes des trois linguistes russes aux activités du C.L.P.», Bordeaux, à paraître.
- HJELMSEV L. (1935) : *La catégorie du cas. Etude de grammaire générale*. 2 vol. Aarhus.

- JAKOBSON R. (1936) : «Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre», *TCLP*, VI, p. 240-288.
- (1932) : «Zur Struktur des russischen Verbum», in *Charisteria Guilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et circuli linguistici Pragensis sodalibus oblata*, Prague, p. 74-84.
- (1984) : «Réponses», *Poétique*, 57.
- KARCEVSKI I. (1956) : *Manuel pratique et théorique de russe*, Genève.
- KARCEVSKI S. (1922-23a) : «Classification naturelle des verbes russes», *Slavia*, 1, p. 242-268.
- (1922-23b) : «Mécanisme des aspects des verbes russes», *Slavia*, 1, p. 497-523.
- (1925) : *Russkij jazyk, I. Grammatika*, Praha : Plamja [La langue russe. I. Grammaire].
- (1927) : *Le système du verbe russe. Essai de linguistique synchronique*, Prague.
- (KARCEVSKIJ S.O.) (1928) : *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe izdatel'stvo [Cours de répétition de langue russe].
- (1929) : «Du dualisme asymétrique du signe linguistique», *TCLP*, I, p. 88-93.
- (1931) : «Sur la phonologie de la phrase», *TCLP*, IV, p. 188-234.
- (1932a) : «De la structure du substantif russe», in *Charisteria Guilelmo Mathesio quinquagenario a discipulis et circuli linguistici Pragensis sodalibus oblata*, Prague, p. 65-73.
- (1932b) : «Autour d'un problème de morphologie», in *Annales de l'Académie des sciences de Finlande*, 27, Helsinki, p. 84-91.
- (1936) : «Sur la nature de l'adverbe», *TCLP*, VI, p. 107-111.
- (1937) : «Phrase et proposition», in *Mélanges Van Ginneken*, Paris, p. 59-66.
- (1939) : «Remarques sur la psychologie des aspects en russe», in *Mélanges de linguistique offerts à Charles Bally*, Genève, p. 231-248.
- (1941a) : «Introduction à l'étude de l'interjection», *Cahiers F. de Saussure*, 1, p. 57-75.
- (1941b) : «Les quatre plans sémiologiques du langage», *Cahiers F. de Saussure*, 1.
- (1948) : «Sur la parataxe et la syntaxe en russe», *Cahiers F. de Saussure*, 7, p. 33-38.
- MATHESIUS V. (1911) : «O potenciálnosti jevů jazykových», *Věstník Královské české společnosti nauk*, p. 1-24.
- TODDES E.A., ČUDAKOV A.P., ČUDAKOVA M.O. (1977) : *Ju. N. Tynjanov — Poëtika, Istorija literatury, Kino*, Moscou.
- VACHEK J. (ed) (1964) : *A Pme School Reader, in Linguistics*, Bloomington : Indiana University Press.
- VALLIER D. : «Jakobson poète», *Poétique* 57.